

Originnaire de Bakou en Azerbaïdjan, comme son mari Guenrik Altov (pseudonyme de Guenrik Altshuller), avec lequel elle a beaucoup écrit, Valentina Jouravliova (1933-2004) s'est faite connaître dans les années 1960 par quelques textes sensibles et poétiques qui, s'ils ne brillaient pas par l'originalité de leur sujet et se rangeaient souvent dans la stricte orthodoxie soviétique, développaient un humanisme sincère.

Valentina Jouravliova : *L'astronaute*

« Que ferai-je pour les hommes ?... cria Danko d'une voix de tonnerre. Et soudain, il se déchira la poitrine de ses ongles et en arracha son cœur qu'il brandit très haut au-dessus de sa tête. »
Maxime Gorki

Il me faudra vous expliquer en quelques mots ce qui m'a fait venir aux Archives centrales de la Navigation interstellaire. Autrement, vous ne comprendriez pas de quoi je veux parler.

Je suis médecin de bord, j'ai pris part à trois expéditions interstellaires. Ma spécialité est la psychiatrie. L'astro-psychiatrie, comme on dit aujourd'hui. Le problème qui m'occupe s'est posé depuis longtemps, dès les années 70 du XXe siècle. A l'époque, le voyage de la Terre à Mars durait plus d'un an, et de la Terre à Mercure, près de deux ans. Les propulseurs ne fonctionnaient qu'au décollage et à l'atterrissage. On n'effectuait pas d'observations astronomiques à bord des fusées : les observatoires aménagés sur des satellites artificiels s'en chargeaient. Que faisait donc l'équipage durant les longs mois que durait le voyage ? Au cours des premiers vols, presque rien. L'oisiveté forcée détraquait le système nerveux, provoquait un affaiblissement général de l'organisme et des maladies. La lecture et l'audition des transmissions radiophoniques ne pouvaient remplacer ce qui manquait aux premiers astronautes. Il fallait du travail, un travail créateur auquel ces gens fussent habitués. C'est alors qu'on proposa de recruter les équipages parmi les hommes ayant une passion quelconque. Peu importait l'objet de cette passion, pourvu qu'elle occupât l'astronaute pendant le vol. C'est ainsi qu'apparurent des pilotes passionnés de mathématiques, des navigateurs qui étudiaient les manuscrits anciens, des ingénieurs qui consacraient tous leurs loisirs à la poésie. Dans les livrets de service des astronautes, on avait ajouté un nouveau paragraphe, le fameux paragraphe 12 : « Quelle est votre occupation préférée ? » Mais bientôt on trouva une autre solution à ce problème. Des navires munis de propulseurs à ions commencèrent à desservir les lignes interplanétaires. La durée des voyages se réduisit à quelques jours. On raya donc ce paragraphe des livrets de service.

Or, quelques années plus tard, ce problème resurgit de nouveau sous une forme encore plus aiguë. L'humanité était entrée dans l'ère des voyages interstellaires. Les fusées à ions qui avançaient à des vitesses voisines de celle de la lumière mettaient cependant des années pour parvenir aux étoiles les plus proches. Les vols duraient huit, douze et parfois vingt ans...

Dans les livrets de service réapparut le paragraphe 12. Du point de vue pilotage, les 99,99% du vol interstellaire revenaient à l'oisiveté forcée. Les émissions télévisées étaient rompues après quelques jours de vol. Un mois plus tard, la radio devenait à son tour muette. Or, en perspective, c'étaient des années et des années de voyage...

L'équipage d'une fusée, à cette époque, n'était composé que de six à huit personnes. Des cabines exiguës, une serre d'une longueur de cinquante de mètres, voilà tout l'espace vital. Nous, qui volons aujourd'hui sur de grands navires interstellaires, nous avons du mal à nous imaginer comment les gens pouvaient se passer de salles de gymnastique, de piscines, de théâtres stéréoscopiques et de promenoirs...

Mais je me suis écartée du sujet, et mon récit n'est pas encore commencé.

Je ne sais pas quel est l'architecte qui a conçu l'édifice des Archives centrales de la Navigation interstellaire, je n'ai pas encore eu le temps de m'en informer. C'est là un homme de grand talent. Il a du talent et de l'audace. L'édifice est situé au bord de la mer de Sibérie, qui est apparue voici une

vingtaine d'années, lorsqu'on a construit un barrage sur l'Ob. Le bâtiment principal des Archives se dresse sur les collines du littoral. Je ne sais pas comment on s'y est pris pour le faire, mais je crois que l'édifice est suspendu sur l'eau. Aérien, tout en hauteur, il ressemble de loin à un voilier blanc...

Quinze personnes travaillent aux Archives. J'en connais déjà quelques-unes. Presque toutes ne sont ici que pour un temps. Un auteur australien recueille des matériaux sur le premier voyage interstellaire. Un savant de Léninegrad rédige l'histoire de Mars. L'Indien timide est un sculpteur en vue. Deux ingénieurs, un garçon de haute taille, originaire de Saratov, et un petit Japonais qui sourit avec politesse, travaillent à un projet commun. Lequel ? Je n'en sais rien. A ma question, le Japonais a répondu poliment : « Oh, c'est une affaire sans conséquence ! Elle n'est pas digne de retenir votre haute attention ».

Mais je m'écarte de nouveau du sujet. Je passe donc au récit.

Je suis venue aux Archives centrales de la Navigation interstellaire pour y étudier l'historique du paragraphe 12 : j'en ai besoin pour mes recherches scientifiques.

Le premier soir, je me suis entretenue avec le directeur des Archives. C'est un homme d'âge moyen. Une explosion de citernes de carburant sur une fusée l'a presque rendu aveugle. Il porte des lunettes spéciales, à triples verres aux reflets bleuâtres. On ne voit pas ses yeux, ce qui donne l'impression qu'il ne sourit jamais.

– Eh bien, me dit-il après m'avoir entendue, il vous faut commencer par les documents du secteur 0-14. Vous m'excuserez, c'est notre classification intérieure, elle ne vous dira rien. J'ai en vue la première expédition vers l'étoile de Barnard.

A ma grande honte, je ne savais presque rien de cette expédition.

– Vous avez volé dans d'autres directions, dit le directeur en haussant les épaules. Sirius, Procyon, la 61e du Cygne... Vous avez étudié l'histoire de vols effectués dans ces directions, n'est-ce pas ?

Je fus étonnée qu'il connût aussi bien mes états de service.

– Oui, poursuivait-il, l'histoire d'Alexei Zaroubine, commandant de cette expédition, répondra à bien des questions qui vous intéressent. Dans une demi-heure, on vous remettra les matériaux nécessaires. Bonne chance.

On ne voyait pas ses yeux derrière les verres bleuâtres. Mais le timbre de sa voix était triste.

Voici donc les documents étalés sur la table devant moi. Leur papier était jauni. Sur certains, l'encre avait pâli — à l'époque on écrivait encore avec de l'encre. Mais quelqu'un avait restauré soigneusement le texte : on y avait joint les photos de ces documents en infrarouge. Le papier était recouvert d'un film plastique transparent ; au toucher, les feuilles semblaient épaisses et lisses.

Par la fenêtre on voit la mer. On entend le bruit sourd du ressac, les vagues bruissent comme des pages que l'on feuillette...

A l'époque, l'expédition vers l'étoile de Barnard était une entreprise audacieuse, voire téméraire. La lumière met six ans à venir de la Terre à cette étoile. La fusée devait faire la moitié du chemin en accélérant sa marche, et la seconde moitié en ralentissant. Le voyage aller et retour devait durer près de quatorze ans.

Pour ceux qui volaient dans cet engin, le temps ralentissait : quatorze ans se transformaient en quarante mois. En lui-même, ce délai n'était pas très grand. Mais il y avait un danger : durant presque tout le trajet — trente-huit mois sur quarante — le propulseur de la fusée devait fonctionner à régime forcé.

De nos jours, on considère comme un risque injustifiable de s'aventurer dans le cosmos sans réserve de carburant. Mais à l'époque, on ne pouvait pas faire autrement. Le navire n'emportait que ce que les ingénieurs parvenaient à caser dans tous les compartiments destinés au carburant... C'est pourquoi la moindre panne en route entraînait la perte de l'expédition.

Je lis le procès-verbal d'une séance de la commission qui devait recruter l'équipage. Il y est question des candidatures au poste de capitaine. La commission dit « non ». Non, parce que l'expédition est extrêmement difficile, parce que le capitaine doit être un excellent ingénieur, parce qu'il doit allier en lui une fermeté à toute épreuve et une audace qui frise la témérité. Brusquement, tous les membres de la commission disent « oui ».

Je tourne la page. Là s'ouvre le dossier du capitaine Alexei Zaroubine.

Encore trois pages, et je comprends pourquoi Alexeï Zaroubine a été nommé commandant du *Pôle* à l'unanimité. En cet homme coexistaient de manière étonnante la glace et le feu, la sagesse froide de l'investigateur et le tempérament fougueux du combattant. C'est probablement la raison pour laquelle on lui confiait les missions les plus risquées. Il savait se tirer des situations, semblait-il, les plus désespérées.

La commission avait donc choisi un capitaine. Ce dernier, suivant la tradition, recruta lui-même son équipage. A vrai dire, Zaroubine n'eut pas à le recruter. Il invita simplement cinq astronautes qui avaient déjà volé avec lui. A sa question : « Etes-vous prêts à entreprendre un voyage difficile et risqué ? », ils répondirent tous : « Avec toi, oui ».

Parmi les documents, on peut voir les photographies de l'équipage du *Pôle*. Les photos sont monochromes, non stéréoscopiques. Le capitaine allait alors sur ses vingt-sept ans. Sur la photo il fait plus âgé : un gros visage aux pommettes saillantes, lèvres serrées, nez proéminent, busqué, cheveux ondulés, sans doute très doux, et des yeux étranges. Calmes, voire flegmatiques, mais quelque part dans les coins se dissimule une petite lueur espiègle, aventureuse...

Les autres astronautes sont encore plus jeunes. Deux ingénieurs, le mari et la femme ; dans le dossier, leur photo commune : ils ont toujours volé ensemble. Le navigateur avait un regard rêveur de musicien. Le médecin est une jeune fille au visage sévère. L'astrophysicien a un regard obstiné, son visage porte des traces de brûlures : avec le capitaine il a effectué un atterrissage forcé sur Dioné, un des satellites de Saturne.

Venons-en au paragraphe 12. Je feuillette les pages des livrets de service. Les photos avaient dit vrai. Le navigateur était musicien, compositeur. La jeune fille au visage sévère se passionnait de microbiologie, science sérieuse. L'astrophysicien étudiait obstinément les langues étrangères : il savait à la perfection déjà cinq langues, et maintenant il apprenait le latin et le grec. Les ingénieurs, le mari et la femme, se passionnaient pour les échecs. Ils avaient un nouveau jeu dont les pièces comptent deux dames blanches et deux dames noires, et qui se joue sur un échiquier divisé en 81 cases...

Voici le paragraphe 12 du livret de service du capitaine. Le commandant a une étrange passion, une passion originale, unique en son genre. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Depuis son enfance, le capitaine aimait la peinture. Cela est explicable : sa mère était artiste-peintre. Mais il ne peignait presque pas. Autre chose l'intéressait. Il rêvait de découvrir les secrets, perdus depuis longtemps, des maîtres du Moyen Âge, les compositions des couleurs à l'huile, leurs mélanges, la manière de les coucher sur la toile. Il faisait des analyses chimiques, avec, comme toujours, l'obstination d'un savant et le tempérament d'un artiste.

Six personnes, six caractères différents, six existences qui ne se ressemblent pas. Mais c'est le capitaine qui donne le ton. On l'aime, on a confiance en lui, on l'imité. C'est pourquoi, ils savent tous garder un calme imperturbable et faire preuve d'une audace effrénée.

Départ. Le *Pôle* s'en va vers l'étoile de Barnard. Le réacteur nucléaire fonctionne, et un flot d'ions s'échappe des tuyères. La fusée file, accélérant sa marche, et peu à peu la surcharge se fait sentir. Les premiers temps, il est difficile de marcher, de travailler. Le médecin veille strictement au régime. Les astronautes s'habituent aux conditions de vol. La serre est montée, le radiotélescope est installé. Une vie normale s'établit. Le contrôle du réacteur, des appareils, des mécanismes prend très peu de temps. Chaque membre de l'équipage est tenu de travailler dans sa spécialité quatre heures par jour. Le reste du temps, chacun fait ce que bon lui semble. La jeune fille au visage sérieux ne fait que lire des monographies consacrées à la microbiologie. Le navigateur a composé une petite chanson que fredonne tout l'équipage. Les joueurs d'échecs passent des heures penchés sur leur échiquier. L'astrophysicien lit Plutarque dans le texte...

Dans le journal de bord, ces brèves mentions : « Le vol continue. Le réacteur et les mécanismes fonctionnent impeccablement. L'équipage se sent à merveille ». Et soudain, c'est comme un cri : « La télévision ne marche plus. La fusée a dépassé la limite des réceptions possibles. Hier, nous avons vu la dernière émission transmise de la Terre. Comme c'est dur de se séparer de sa patrie ! » De nouvelles journées se succèdent. Une mention dans le journal : « On a perfectionné l'antenne du poste de radio. Nous espérons pouvoir capter durant sept à huit jours encore les émissions de la Terre ». Durant les douze jours que fonctionna le récepteur radiophonique ils se réjouirent tous comme des enfants.

Accélérant sa marche, la fusée volait vers l'étoile de Barnard. Des mois s'écoulaient. Le réacteur nucléaire fonctionnait avec une précision étonnante. La consommation du carburant était strictement réglée. A un milligramme près.

La catastrophe survint brusquement.

Un jour, au huitième mois du voyage, le réacteur changea de régime. Une réaction secondaire avait amené une augmentation brusque de la consommation de carburant. Dans le journal de bord, une note brève apparut : « Nous ne savons pas ce qui a provoqué la réaction secondaire ». En effet, à cette époque-là, on ne savait pas encore que des doses minimales de substances étrangères dans le carburant nucléaire pouvaient modifier parfois la marche de la réaction.

Derrière la fenêtre, on entend le bruit de la mer. Le vent s'est levé, les vagues renâclent, furieuses, s'acharnant contre la rive. Quelque part au loin, on entend rire une femme. Je ne peux pas, je ne dois pas me laisser distraire. Je vois presque ces hommes dans la fusée. Je les connais, et je m'imagine comment cela est arrivé. Est-ce que je me trompe dans les détails ? Quelle importance cela peut-il avoir ? D'ailleurs non, même dans les détails je ne me trompe pas. Je suis sûre que cela s'est passé de la manière suivante.

Un liquide brun bouillait, écumait dans une cornue. Des vapeurs brunes s'acheminaient vers un condensateur par un serpent. Le capitaine examinait avec attention une éprouvette remplie d'une poudre rouge foncé. La porte s'ouvrit. Le capitaine se retourna. L'ingénieur se tenait sur le pas de la porte.

L'ingénieur savait se dominer, mais sa voix trahissait son émotion. C'était une voix inhabituelle, très haute, dont la fermeté était affectée. L'ingénieur s'efforçait de parler d'un ton calme, mais n'y parvenait pas.

– Assieds-toi, Nikolai.

Le capitaine avança un fauteuil.

– J'ai refait mes calculs hier et j'ai obtenu le même résultat. Eh bien, assieds-toi...

– Que faire à présent ?

– A présent ? Le capitaine jeta un coup d'œil sur sa montre. Il reste cinquante minutes avant le souper. Donc, nous aurons le temps de parler. Préviens tout le monde, s'il te plaît.

– Bon, répondit machinalement l'ingénieur. J'y vais, et je leur dirai.

Il ne comprenait pas pourquoi le capitaine attendait. A chaque instant, la vitesse du *Pôle* augmentait, il fallait prendre une décision séante tenante.

– Regarde, dit le capitaine, en lui tendant l'éprouvette. Cela doit certainement t'intéresser. C'est du vermillon. Mais, habituellement, il devient plus foncé à la lumière.

Longtemps, il expliqua à l'ingénieur comment il avait réussi à obtenir un vermillon stable à la lumière. L'ingénieur secouait impatiemment l'éprouvette. Au-dessus de la table une horloge était encastrée dans le mur, et il la fixait : une demi-minute, et la vitesse de la fusée augmentait de quatre kilomètres à la seconde...

– Bien, j'y vais, dit-il enfin. Il faut les prévenir.

En descendant l'escalier, il se surprit soudain à ne plus se hâter et à ne plus compter les secondes.

Le capitaine referma soigneusement la porte de sa cabine et remit négligemment l'éprouvette sur le support. Il sourit : *La panique, c'est aussi une réaction en chaîne. Tout ce qui peut faire distraction la ralentit...* Et il alla vers son fauteuil. Le système de réfrigération bourdonnait doucement. Les propulseurs fonctionnaient, accélérant le vol de la fusée.

... Dix minutes plus tard, le capitaine descendait au carré. Cinq personnes se levèrent pour le saluer. Tous portaient l'uniforme des astronautes, qu'ils endossaient rarement, lors d'occasions solennelles, et le capitaine comprit : inutile d'expliquer quoi que ce soit à quiconque.

– Parfait, dit-il. Je crois être le seul à ne pas avoir mis mon habit de parade...

Personne ne sourit.

– Asseyez-vous, dit le capitaine. Conseil de guerre. Que le plus jeune commence le premier, suivant la tradition. Allez-y, Lénotchka. Que faire, qu'en pensez-vous ?

Il se tourna vers la jeune fille. Cette dernière répondit très sérieusement :

– Je suis médecin, Alexei Pavlovitch. Or, c'est une question technique. Permettez-moi de dire mon avis après les autres.

Le capitaine acquiesça de la tête :

– Soit. Vous êtes la plus intelligente parmi nous, Lénotchka. Et comme toutes les femmes, vous êtes la plus rusée. Je parie que vous avez déjà une idée en tête.

La jeune fille ne répondit pas.

– Ainsi, poursuivit le capitaine, Lénotchka parlera plus tard. Alors, vas-y toi, Sergueï.

L'astrophysicien fit un grand geste des bras.

– Cela ne se rapporte pas à ma spécialité. Je ne suis pas bien fixé là-dessus. Mais je sais que nous avons assez de carburant pour arriver à l'étoile de Barnard. Pourquoi rebrousser chemin ?

– Pourquoi ? redemanda le capitaine. Mais parce que de là-bas nous ne pourrions déjà plus revenir. A mi-chemin, c'est encore possible, de là-bas, non.

– D'accord, dit l'astrophysicien d'un air rêveur. Mais, ne pourrions-nous pas revenir quand même de là-bas ? Par nos propres moyens, non, évidemment. Mais on viendra nous chercher. Ils verront que nous ne revenons pas, et ils viendront à notre secours. L'astronautique se développe.

– Elle se développe, en effet, dit le capitaine avec un rire amer. Avec le temps, oui. Ainsi, nous poursuivons notre route ? Je vous ai bien compris ? Bon. Et maintenant, à ton tour, Guéorgui. Cela se rapporte bien à ta spécialité, n'est-ce pas ?

Le navigateur bondit, repoussant le fauteuil.

– Assieds-toi, dit le capitaine. Assieds-toi et parle calmement. Ne saute pas.

– Revenir ? Pour rien au monde ! Le navigateur criait presque. Seulement en avant. En avant à travers l'impossible. Non mais enfin, imaginez-vous un peu comment nous pourrions revenir ? ! Nous le savions bien que l'expédition serait difficile ? Oui ! Et voilà que maintenant, à la première difficulté, on recule... Non, non, seulement en avant !

– Soit, dit le capitaine. En avant à travers l'impossible ! Bien dit... Et qu'en pensent nos ingénieurs ? Vous, Nina Vladimirovna ? Et toi, Nikolaï ?

L'ingénieur jeta un coup d'œil sur sa femme. L'autre lui fit un signe de tête et il parla. Il parlait tranquillement, comme s'il réfléchissait tout haut.

– Notre voyage vers l'étoile de Barnard est une expédition scientifique. Si nous six apprenons quelque chose de nouveau, si nous faisons des découvertes, elles n'auront encore aucune valeur par elles-mêmes. Nos découvertes acquerront toute leur valeur quand elles seront connues des hommes, de l'humanité. Si nous arrivons à l'étoile de Barnard et que nous ne pouvons plus revenir sur la Terre, à quoi serviront nos découvertes ? Sergueï disait que l'on viendra en fin de compte nous chercher. Oui, certainement, mais ceux qui viendront pourront faire ces découvertes sans nous. Où sera notre mérite, alors ? Qu'aura fait pour les hommes notre expédition ?... Et, au fond, nous ne ferons qu'œuvre nuisible. Oui, nuisible. Sur la Terre, on attendra notre retour. Or, ils attendront en vain. Si nous revenons maintenant, nous réduirons les pertes de temps au minimum. Une expédition nouvelle s'envolera. D'ailleurs, c'est nous qui repartirons. Nous perdrons quelques années, qu'est-ce que ça peut faire ? En revanche, les matériaux que nous aurons recueillis seront acheminés sur la Terre. Or, à présent, nous sommes privés de cette possibilité... Continuer notre voyage ? Dans quel but ? Non ! Nina et moi, nous sommes contre. Il faut revenir. Séance tenante.

Un silence prolongé s'établit. Puis la jeune fille demanda :

– Et vous, qu'en pensez-vous, capitaine ?

Le capitaine sourit tristement.

– Je pense que nos ingénieurs ont raison. Les belles paroles ne sont que des paroles. Or, le bon sens, la logique, le calcul sont du côté des ingénieurs. Nous sommes partis en expédition pour faire des découvertes. Si ces découvertes ne sont pas transmises à la Terre, elles ne valent rien. Nikolaï a raison, mille fois raison...

Zaroubine se leva, arpena lourdement la cabine. Il marchait avec peine. La triple surcharge provoquée par l'accélération de la fusée entravait ses mouvements.

– Pas question d'attendre du secours, poursuivait-il. Restent deux issues. La première, c'est de revenir sur la Terre ; la seconde, c'est de poursuivre notre route vers l'étoile de Barnard... et de revenir quand même de là-bas sur la Terre. Revenir, malgré les pertes de carburant.

– Et comment ? demanda l'ingénieur.

Zaroubine revint à son fauteuil, s'assit, mais ne répondit pas tout de suite.

– Je ne sais pas comment. Mais nous avons du temps devant nous. Jusqu'à l'étoile de Barnard, il y a encore onze mois de voyage. Si vous décidez de revenir maintenant, nous reviendrons. Mais si vous avez confiance en moi, si vous êtes persuadés qu'en onze mois j'arriverai à trouver, à inventer, à découvrir quelque chose qui nous permette de nous en sortir, alors... Alors en avant, à travers l'impossible !... Voilà, mes amis. Eh bien, qu'est-ce que vous en dites ? A vous, Lénotchka, de parler.

La jeune fille plissa malicieusement les paupières.

– Comme tous les hommes, vous êtes très rusé. Je parie que vous avez déjà imaginé quelque chose.

Le capitaine éclata de rire.

– Vous perdrez votre pari ! Je n’ai rien imaginé. Mais je le ferai. J’imaginerai absolument quelque chose...

– Nous avons confiance en vous, dit l’ingénieur, nous croyons en vous. Bien qu’à vrai dire, je ne vois pas très bien comment on pourra s’en sortir. Il ne restera que dix-huit pour cent de carburant. Dix-huit au lieu de cinquante... Mais puisque vous l’avez dit, alors c’est décidé. Nous volons vers l’étoile de Barnard. Comme dit Guéorgui, en avant, à travers l’impossible.

Les persiennes bruissent doucement. Le vent feuillette les pages, furète à travers la chambre, l’emplissant de la senteur humide de la mer. Chose étrange que les odeurs. Dans les fusées il n’y en a pas. Les appareils de climatisation purifient l’air, maintiennent son état hygrométrique et sa température au niveau normal. Mais tout comme l’eau distillée, l’air conditionné n’a pas de goût. A plusieurs reprises, on a fait l’essai de générateurs d’odeurs artificielles ; mais jusqu’à présent, ça n’a rien donné. La senteur de l’air terrestre est trop complexe, il n’est pas facile de la reconstituer. En ce moment, par exemple... je sens l’odeur de la mer, l’odeur des feuilles mortes humides et une senteur de parfum à peine perceptible. Quelquefois, lorsque le vent devient plus fort, je sens l’odeur de la Terre. Et encore, une faible odeur de peinture...

Le vent feuillette les pages... Sur quoi comptait le capitaine ? Lorsque le *Pôle* arriverait à l’étoile de Barnard, il ne resterait sur la fusée que dix-huit pour cent de carburant, dix-huit au lieu de cinquante...

Le lendemain matin je priai le directeur de me montrer les toiles de Zaroubine.

– Il faut monter, me dit-il. Mais... dites-moi, vous avez tout lu ?

Il entendit ma réponse, et fit un mouvement de la tête.

– Je comprends. C’est bien ce que je pensais. Oui, le capitaine a pris sur lui une grande responsabilité... Lui auriez-vous fait confiance ?

– Oui.

– Moi aussi.

Il se tut un long moment, se mordant les lèvres. Puis il se leva, rajusta ses lunettes.

– Eh bien, allons-y.

Le directeur boitait légèrement. Nous allions lentement à travers les corridors des Archives.

– Vous allez encore le lire plus loin, disait le directeur. Si je ne me trompe, au tome second, page cent et suivantes. Zaroubine voulait percer le mystère des maîtres italiens de la Renaissance. A partir du XVIII^e siècle, c’est la décadence dans la peinture à l’huile, je veux dire dans la technique. Bien des choses étaient considérées comme irrémédiablement perdues. Les peintres ne savaient plus faire des couleurs à la fois éclatantes et durables. Plus les tons étaient vifs, plus rapidement les toiles se fanaient. Cela se rapporte en premier lieu aux bleus et aux bleus clairs. Alors, Zaroubine... Enfin, vous verrez...

On avait exposé les toiles de Zaroubine dans une galerie étroite et ensoleillée. Une première chose me sauta aux yeux : chaque toile était traitée dans une seule couleur : rouge, bleu ou vert...

– Ce sont des études, dit le directeur. Etudes techniques, pas davantage. Voici une *Etude en bleu*.

Dans un ciel d’azur, volaient côte à côte de frêles silhouettes humaines, des ailes attachées dans le dos, un homme et une femme. Tout était bleu, mais jamais je n’avais vu une telle variété de nuances. Dans le coin gauche de la toile, le ciel était bleu noir, comme un ciel nocturne. Dans le coin opposé, transparent et chaud, comme un ciel à midi. Les personnages, les ailes chatoyaient de nuances bleu pâle, bleu, violet. Par endroits, les couleurs étaient dures, vives, étincelantes ; ailleurs, elles étaient douces, assourdies, transparentes.

A côté de ce tableau on en voyait d’autres. Une *Etude en rouge* : deux soleils écarlates au-dessus d’une planète inconnue, un chaos d’ombres et de demi-jours allant du rouge sang aux roses les plus tendres. Puis, une *Etude en brun* : une forêt imaginaire, féerique...

Le directeur se tut. J’attendais, plongeant mes regards dans les verres bleuâtres, impénétrables, de ses lunettes.

– Lisez plus loin, dit-il. Ensuite, je vous montrerai d'autres toiles. Et alors vous comprendrez.

Je lis aussi vite que je peux. Je ne m'attache qu'à saisir l'essentiel pour aller plus rapidement...

Le *Pôle* s'en allait vers l'étoile de Barnard. La vitesse de vol avait atteint son maximum, les propulseurs commençaient à fonctionner au ralenti. A en juger d'après les notes brèves du journal de bord, tout se déroulait de façon normale. Pas de pannes, pas de maladies. Personne ne rappelait sa promesse au capitaine. Quant à ce dernier, comme toujours il se montrait calme, sûr de lui, plein d'allant. Comme avant, il s'occupait beaucoup de la technologie des couleurs, peignait des études...

A quoi pensait-il lorsqu'il restait seul dans sa cabine ? Ni le journal de bord ni le journal personnel du navigateur ne donnent de réponse à cette question. Mais voici un document intéressant. C'est un rapport des ingénieurs. Il y est question des à-coups dans le système de réfrigération. Langage sec, précis, vocabulaire technique. Mais on pouvait lire entre les lignes : « Ami, si tu t'es ravisé, cela nous permettra de revenir, de reculer sans nous déshonorer... » A côté, une note écrite de la main du capitaine : « Nous réparerons le système de réfrigération sur la planète de l'étoile de Barnard ». Ce qui devait signifier : « Non, mes amis, je ne me suis pas ravisé ».

Dix neuf mois après son départ, la fusée arriva au but. L'étoile de Barnard, terne et rouge, n'avait qu'une seule planète, de la même dimension que notre Terre, mais toute couverte de glace. Le *Pôle* se prépara à l'atterrissage. Le flot d'ions qui s'échappait des tuyères de la fusée fit fondre la glace, et la première tentative d'atterrissage fut infructueuse. Le capitaine choisit un autre endroit, et de nouveau la glace fondit... Six fois le *Pôle* essaya d'atterrir, jusqu'à ce qu'il trouva enfin un affleurement de granite sous la glace.

A partir de ce moment, le journal de bord fut rédigé à l'encre rouge. C'était une tradition de célébrer ainsi les découvertes.

La planète était morte. Son atmosphère était composée presque exclusivement d'oxygène pur. Mais pas un être vivant, pas une plante ! Le thermomètre marquait 50° au-dessous de 0. « Pas intéressante, cette planète, lit-on dans le journal du navigateur. Mais, par contre, quelle étoile ! Une cascade de découvertes... »

En effet, ce fut une cascade de découvertes. Même de nos jours, alors que la science de la structure et de l'évolution des étoiles a fait d'immenses progrès, les découvertes réalisées par l'expédition du *Pôle* ont conservé leur valeur. L'analyse de l'enveloppe gazeuse des naines rouges telles que l'étoile de Barnard reste classique.

Journal de bord... Compte rendu scientifique... Manuscrit de l'astrophysicien contenant l'hypothèse paradoxale de l'évolution des étoiles...

Et enfin, ce que je cherchais : l'ordre du retour donné par le commandant. C'était inattendu, inconcevable. N'en croyant pas encore mes yeux, je feuillette rapidement les pages. Je lis une note dans le journal du navigateur. A présent, j'y crois, je sais que cela s'est passé ainsi.

Un beau jour le capitaine a dit :

– Suffit ! Il faut revenir.

Cinq personnes fixaient Zaroubine en silence. On entendait le tic-tac régulier de l'horloge...

Cinq personnes fixaient le capitaine en silence. Elles attendaient.

– Il faut revenir, poursuivait le capitaine. Comme vous le savez, il ne reste que dix huit pour cent de carburant. Mais il reste une issue. Nous devons en premier lieu alléger la fusée. Il faut la débarrasser de tout l'appareillage électronique, à l'exception des dispositifs de réglage.

Il remarqua que le navigateur voulait dire quelque chose, mais d'un geste il l'arrêta.

– Il le faut. On enlèvera les appareils, les cloisons intérieures des citernes vides, une partie de la serre. Et, le principal, les encombrantes installations électroniques. Mais ce n'est pas tout. La plus grosse consommation de carburant est liée à la petite accélération dans les premiers mois du vol. Il faudra donc se résigner aux inconvénients : le *Pôle* devra partir avec une accélération non point à trois g, mais à douze.

– Avec une accélération pareille, il sera impossible d'assurer la direction de la fusée, objecta l'ingénieur. Le pilote ne pourra pas...

Le capitaine lui coupa durement la parole.

– Je sais, je sais. Les premiers mois du vol, la direction de la fusée sera effectuée d'ici, de la planète. L'un d'entre nous devra rester. Silence ! J'ai dit silence ! Point d'autre issue. Cela sera comme

j'ai dit. Poursuivons. Vous, Nina Vladimirovna, et toi, Nikolai, vous ne pouvez pas rester. Vous attendez un bébé. Oui, je suis au courant. Vous, Lénotchka, vous êtes médecin, vous devez partir. Sergueï est astrophysicien. Il s'en ira, lui aussi. Quand à Guéorgui, il manque de fermeté. Donc, c'est moi qui resterai. Encore une fois, silence ! Cela sera comme j'ai dit.

Devant moi, sur le bureau, sont étalés les calculs faits par Zaroubine. Je suis médecin, et je ne comprends pas tout. Mais il y a une chose que je vois du premier coup d'œil : les calculs sont faits, comme on dit, à la limite. La fusée a été allégée au maximum. Les surcharges du départ ont été établies à la limite. Une grande partie de la serre reste sur la planète, c'est pourquoi la ration alimentaire des astronautes est restreinte, beaucoup plus basse que les normes établies. Le système d'alimentation énergétique de dépannage, avec ses deux micro-réacteurs, a été enlevé de la fusée. Enlevé de même presque tout l'appareillage électronique. S'il arrive en route un accident inattendu, la fusée ne pourra pas revenir à l'étoile de Barnard. « Risque au cube », avait-on noté dans le journal du navigateur. Et deux lignes plus bas : « Mais pour celui qui restera ici, c'est un risque à la dixième, à la centième puissance... »

Zaroubine devra attendre quatorze ans. C'est alors seulement que viendra le chercher une autre fusée. Quatorze ans tout seul, sur une planète étrangère, couverte de glace...

Puis, ce sont de nouveaux calculs. L'essentiel, c'est l'énergie. On doit en avoir suffisamment pour le téléguidage de la fusée, suffisamment pour les quatorze infiniment longues années. Et de nouveau, tout est calculé à la limite.

Puis, c'est la photographie du logis du capitaine. Il a été monté avec les éléments de la serre. A travers les parois transparentes, on voit les appareils électroniques, les microréacteurs. Sur le toit, on a installé les antennes de téléguidage. Tout autour, un désert de glace. Dans un ciel gris, tendu d'une voile terne, étincelle d'une lumière froide l'étoile de Barnard. Son disque est quatre fois plus grand que celui du Soleil, mais il ne donne pas plus de lumière que la Lune.

Je feuillette rapidement le journal de bord. Tout y est, Et les instructions du capitaine, et une entente sur la liaison radiophonique dans les premiers jours du vol, et la liste des objets dont le capitaine a besoin. Et soudain, deux mots : « Le *Pôle* prend son départ ».

Puis ce sont des notes étranges. On a l'impression qu'elles ont été rédigées par un enfant ; les lignes se chevauchent, les lettres sont anguleuses, comme brisées. C'est l'effet d'une surcharge douze fois plus grande.

J'ai du mal à déchiffrer les mots. Première note : « Tout va bien. Maudite surcharge ! On a des taches violettes dans les yeux... » Deux jours plus tard : « On accélère comme prévu. Impossible de marcher, il faut ramper... » Et encore une semaine plus tard : « C'est très dur, très (biffé)... Nous tiendrons le coup. Le réacteur fonctionne suivant le régime le plus strict ».

Deux pages dans le journal de bord sont vides. La troisième est maculée d'encre. En travers, on a laissé cette inscription : « Le téléguidage est rompu. Les radiations se dispersent à cause d'un obstacle. C'est (biffé)... C'est la fin... » Mais là, tout en bas de la page, une autre note faite d'une écriture nette et précise : « Le téléguidage est rétabli. L'indicateur montre quatre unités. Le capitaine donne toute l'énergie de ses microréacteurs, et nous ne pouvons rien faire pour l'en empêcher. Il se sacrifie... »

Je referme le journal de bord. A présent, toutes mes pensées vont au capitaine. Il n'avait pas dû prévoir l'interruption du téléguidage. Brusquement, l'indicateur avait dû sonner...

Le signal de contrôle de l'indicateur sonnait l'alarme. L'aiguille, tressautant, descendait vers zéro. Le rayon avait heurté un obstacle, et le téléguidage s'était rompu. Le capitaine se tenait debout contre la paroi transparente de la serre. Un soleil terne déclinait vers l'horizon. Sur la plaine de glace couraient des ombres brunes. Le vent chassait, fouettait la poussière de neige, l'emportant vers un ciel trouble, gris-rouge.

Le signal de contrôle sonnait obstinément. Les radiations se dispersaient... Elles n'étaient pas assez puissantes pour guider la fusée. Zaroubine regardait décliner l'étoile de Barnard. Dans son dos, les lampes s'allumaient, prises de panique, sur le tableau de l'installation électronique.

Le disque pourpre s'en allait rapidement derrière l'horizon. Un moment, des lueurs écarlates étincelèrent, innombrables : c'étaient les derniers rayons qui se réfractaient dans des myriades de glaçons. Puis l'obscurité s'établit.

Zaroubine s'approcha du tableau. Il brancha le signal de l'indicateur. L'aiguille resta immobile. Zaroubine tourna le levier du régulateur. Le grondement du système de réfrigération emplit la serre. Zaroubine tourna longuement le levier, jusqu'au bout. Puis il passa de l'autre côté du tableau, enleva le cran et tourna deux fois encore le levier. Le grondement se transforma en un rugissement aigu, perçant.

Le capitaine se traîna vers la paroi et s'assit. Ses mains tremblaient. Il tira un mouchoir de sa poche et s'en essuya le front. Puis il appuya la joue contre la vitre froide.

Il fallait attendre que les nouveaux signaux extrêmement puissants arrivent à la fusée, et, après s'y être réfléchis, reviennent à leur point de départ.

Zaroubine attendait.

Il perdit toute notion du temps.

Les microréacteurs grondaient. Ils fonctionnaient au régime maximum, ce qui pouvait provoquer une explosion. Les moteurs du système de réfrigération ne cessaient de hurler et de gémir.

Les frêles parois de la serre tremblaient...

Le capitaine attendait toujours.

Enfin, une force l'obligea à se lever et à s'approcher du tableau. L'aiguille de l'indicateur s'était déplacée vers le trait vert. A présent, la puissance des signaux était suffisante pour guider la fusée. Zaroubine sourit faiblement et prononça : « Enfin... » Il jeta un coup d'œil sur le compteur. L'énergie se consommait cent quarante fois plus vite que ne le prévoient les calculs.

Cette nuit-là, le capitaine ne dormit pas. Il établit un programme pour l'installation électronique. Il fallait supprimer les écarts dus à la liaison interrompue.

Le vent chassait des vagues de neige à travers la plaine. Au-dessus de l'horizon s'allumait une faible aurore boréale.

Les microréacteurs, furieux, grondaient. Ce qui avait été strictement calculé, réparti sur quatorze ans, se déversait généreusement dans l'espace...

Après avoir introduit le programme dans la machine électronique, le capitaine arpenta la serre de son pas fatigué. Au-dessus du toit transparent scintillaient les étoiles. Quelque part là-bas, accélérant son allure, le *Pôle* s'en allait vers la Terre.

Il était très tard, mais je me rendis tout de même chez le directeur. Je me souvins qu'il m'avait parlé d'autres toiles de Zaroubine.

Le directeur ne dormait pas.

– Je savais que vous viendriez, dit-il en remettant ses lunettes à la hâte. Allons-y, c'est à côté.

Dans la chambre voisine, éclairée par des tubes luminescents, il y avait au mur deux petites toiles. Sur le moment, je crus que le directeur s'était trompé. Il me semblait que Zaroubine ne pouvait pas faire des tableaux de ce genre. Ils ne ressemblaient en rien à ce que j'avais déjà vu dans la journée : pas d'expériences sur les couleurs, pas de sujets fantastiques. C'étaient là des paysages ordinaires. L'un d'eux représentait un chemin et un arbre. L'autre, l'orée d'un bois.

– Mais si, c'est de Zaroubine, me dit le directeur comme s'il avait deviné mes pensées. Il est resté sur la planète, vous le savez sans doute déjà. Oui, c'était une solution téméraire, mais une solution. Je juge comme un astronaute, comme un ex-astronaute.

Le directeur rajusta ses lunettes bleutées et s'interrompit.

– Mais ensuite, Zaroubine a fait ce que... Vous le savez... L'énergie qui devait être consommée en quatorze ans, il l'a dépensée en quatre semaines. Il a rétabli le guidage de la fusée et lui a imprimé la direction voulue. Puis, quand la fusée a eu atteint une vitesse voisine de celle de la lumière, le freinage commença avec les surcharges que cela comporte. L'équipage dirigeait lui-même la fusée. Dans les microréacteurs de Zaroubine il n'y avait presque plus d'énergie. Et l'on ne pouvait déjà plus rien faire... Rien... C'est alors que Zaroubine a peint ses tableaux. Il aimait la Terre, la vie...

La première toile représentait un chemin qui montait. Au bord du chemin, un énorme chêne au feuillage ébouriffé. Il l'avait peint dans le style de Jules Dupré, de l'Ecole de Barbizon : trapu, noueux, plein de vie et de force. Le vent chasse des lambeaux de nuages. Au bord du fossé, une pierre. On a l'impression qu'un voyageur vient de s'y asseoir... Chaque détail est traité avec beaucoup de soin et d'amour, avec une richesse extraordinaire de couleurs et de nuances.

Le second tableau était inachevé. Un bois au printemps. Tout est rempli d'air, de lumière et de chaleur... Des tons dorés merveilleux... Zaroubine connaissait l'âme des couleurs.

– J’ai rapporté ces toiles sur la Terre, dit doucement le directeur.

– Vous ? !

– Oui.

La tristesse et quelque chose comme un sentiment de culpabilité perçaient dans sa voix triste.

– Les matériaux que vous avez lus n’ont pas de fin. Le reste se rapporte déjà à d’autres expéditions... Le *Pôle* est revenu sur la Terre, et une expédition de secours fut envoyée sur-le-champ. On a tout fait pour que la fusée arrive à l’étoile de Barnard le plus vite possible. L’équipage avait consenti à faire le voyage avec une accélération six fois plus grande. Ils sont arrivés à la planète, mais n’ont pas retrouvé la serre. Ils ont risqué leur vie des dizaines de fois, mais n’ont rien pu retrouver. Puis, bien des années plus tard, on m’y a envoyé. Un accident est arrivé en route... Voyez-vous.

Le directeur montra ses lunettes de sa main.

– Mais nous sommes arrivés au but. Nous avons retrouvé la serre et les tableaux... Et nous avons trouvé aussi une courte lettre du capitaine.

– Que contenait-elle ?

– Seulement cinq mots : « En avant, à travers l’impossible ».

Nous examinâmes les tableaux en silence. L’idée me vint tout d’un coup que Zaroubine les avait peints de mémoire. Tout autour de lui, ce n’étaient que des glaces, et l’étoile de Barnard qui étincelait de sa lumière pourpre et sinistre... Et lui, il mélangeait sur sa palette des couleurs chaudes, pleines de soleil... Au paragraphe 12 de son formulaire, Zaroubine eût pu inscrire : « J’aime notre Terre, je l’aime passionnément, j’aime sa vie et ses hommes... »

Les couloirs vides des Archives étaient silencieux. Par les fenêtres ouvertes, le vent de la mer remuait les lourds rideaux. Les vagues montent, régulières, obstinées. j’ai l’impression qu’elles répètent ces cinq mots : « En avant, à travers l’impossible ». Le silence s’établit, puis une nouvelle vague arrive et jette : « En avant, à travers l’impossible. » Et de nouveau c’est le silence...

J’ai envie de répondre aux vagues : « Oui, seulement en avant, toujours en avant... »

Première parution en russe : 1960 dans *Alfa Eridana. Sbornik NF rasskazov*, Moscou, Molodaya Gvardia, p. 120-139.

Traduction (ici révisée) de Vera Gopner et Louis Gaurin, dans *Le Chemin d’Amalthée*, s. d., Moscou, Editions en langues étrangères, p. 5-39.

Autres textes traduits en français :

« Rapsodie stellaire », *Les Nouvelles de Moscou*, 1er janvier 1960.

« Une pierre tombée des étoiles », in *Cor Serpentis*, s. d., Moscou, Editions en Langues Etrangères, p. 225-252.

« L’impertinente », in *Les Descendants d’Orphée*, 1987, Moscou, Radouga, p. 77-85.

Avec Guenrik Altov :

« La Ballade des étoiles », in *Les Meilleures Histoires de Science-Fiction Soviétique*, 1972, Verviers, Marabout, p.173-314.